

ner l'exemple à mes locataires. Sauf l'année de la guerre, où j'ai dû passer huit mois à l'armée, j'augmente régulièrement ma famille d'une unité ; je me suis marié à vingt-trois ans, j'ai déjà eu dix-sept enfants, et Mme Dehud, ma brave et digne compagne, n'a pas encore dit son dernier mot. Malheureusement, je n'en ai plus que quatre de vivants et viens de perdre un nouveau né, il y a un mois.

"Je crois qu'il est inutile de vous dire, continue M. Dehud, que chez moi les logements sont rarement vacants ; qu'on paye ou que l'on ne paye pas, mes locataires n'en sont pas moins bien vus, car je sais que j'ai affaire à de braves gens que je vois se donner du mal pour gagner leur vie. Ils font ce qu'ils peuvent pour me payer. Si je les renvoyais, où iraient-ils traîner leur misère.

"Les uns payent, d'autres donnent des acomptes ; il en est même qui ne donnent rien du tout. J'ai chez moi un bon vieux de quatre-vingts ans qui est assisté et touche un franc par jour ; je ne lui ai jamais rien demandé et il finira ici son existence d'une façon sinon heureuse, du moins tranquille."

Le reporter demande à M. Dehud s'il est exact qu'il donne à ses locataires leur provision de charbon pour l'hiver. Cette demande a presque l'air de l'étonner.

— Est-ce que, lorsqu'il fait froid, tout le monde n'a pas le droit de se chauffer ? Tous mes locataires, qu'ils aient ou non le moyen d'acheter du charbon, reçoivent leur provision, deux

fois, pendant l'hiver. Je leur donne également des œufs, du beurre, des légumes ; j'ai des parents à la campagne qui m'envoient toutes ces provisions que je partage avec eux et entre eux ; enfin, puisque vous avez l'air de vouloir tout savoir, je donne un franc à tous les "gosses" de la maison, qui ont eu des prix ; enfin, je suis désolé en ce moment ; j'avais engraisé un porc, que je comptais faire manger à mes locataires.... et il est mort.

Tout en causant, continue le reporter, nous visitons la maison. Trois corps de bâtiments, dont deux à quatre étages, composent l'immeuble de la cité Griset, et, sur la rue se trouvent les magasins de M. Dehud, dont l'industrie consiste à acheter tous les déchets de caoutchouc et à les utiliser en les transformant pour le commerce.

Cinq ouvriers, non mieux traités que les locataires, sont en train de travailler et attendent quatre heures de l'après-midi, c'est-à-dire du goûter, qui consiste en pain, fromage et une bouteille de vin ; le tout offert chaque jour par le patron. A tous les étages et aux différentes fenêtres ouvertes, on aperçoit des têtes de marmots. Que de poulets depuis vingt ans, ont dû être engraisés et mangés chez M. Dehud !

Au milieu de ce Paris, malheureusement trop souvent le théâtre des drames de la misère, comme toutes les grandes villes, la façon dont M. Dehud entend, et pratique, avec tant de simplicité, l'assistance était véritablement digne d'être citée.